

M. CASEY : Il est possible que, dans certaines parties du pays, le retour de la prospérité nous fasse songer à secourir l'Irlande ; mais il existe ailleurs d'autres causes qui ont le même effet. Dans la cité de Québec, par exemple, il y a tout lieu de croire que la misère locale à surtout éveillé les sympathies pour l'Irlande. L'Événement, qui est passé dans le camp ministériel sur la question même de la protection, déclare que la détresse est extrême, et, dans un article publié il y a quelque temps sur la question qui nous occupe, ce journal établit un parallèle entre la cité de Québec et l'Irlande. Un peu auparavant, la même feuille racontait qu'une pauvre femme avait dû tuer un chat et le faire rôtir pour empêcher ses enfants de mourir de faim.

Le *Chronicle* ayant mis en doute la véracité de ce récit, l'Événement le confirma, en ajoutant :

« Depuis trois ou quatre mois, nous avons signalé la misère qui désole quelques-uns de nos quartiers, et nous avons fait appel à la charité publique. Et nous le répétons, la misère est plus grande cet hiver, à Québec, qu'elle ne l'a jamais été. Il nous a été donné à nous-même d'entrer dans certaines maisons et de voir se traînant sur un plancher nu et froid, dans l'unique appartement de la maison, de petits enfants d'un an et moins, nus, absolument nus, et dont la mère essayait de cacher la nudité en les prenant dans ses bras et en les couvrant à demi de son tablier ou d'un pan de sa robe. Il n'y avait pas de feu dans la maison. Dans un coin, on voyait un grabat sale et déguenillé servant de lit. La veille, ces pauvres gens s'étaient couchés avec une bouchée de pain sec, et le matin même, les vivres de la veille épuisés, personne n'avait déjeuné ; on devait se passer de dîner et, qui sait, aussi de souper. On peut être certain qu'il y a foule de gens qui se passent de manger deux jours de suite. Ces malheureux ont déjà vu des jours meilleurs alors qu'ils faisaient eux-mêmes la charité ; c'est pour cette raison qu'ils ne mendient pas, qu'ils ne mendieront jamais, et qu'il est toujours assez difficile de deviner où ils se trouvent. »

Ainsi donc, il y a dans la cité de Québec—l'un des centres manufacturiers les plus importants—un journal qui appuie la politique protectionniste du gouvernement—politique qui devait ramener la prospérité—et qui dit que la population est là aussi nécessiteuse, aussi pauvre qu'en Irlande.

La même feuille ajoute :

« Le mouvement généreux qui s'organise depuis quelque temps en faveur de l'Irlande a rencontré notre sympathie la plus profonde.

M. CASEY.

Il y a de la misère à Québec, il y en a en Irlande. Les membres de la Société Saint Vincent de Paul ont fait l'impossible jusqu'à présent, et à l'heure qu'il est, les ressources de la Société ne sont pas loin d'être épuisées. Le nombre de pauvres qui lui ont demandé du secours, cette année, est deux fois plus considérable que l'année dernière.»

Je conclus de l'article que leurs sympathies pour l'Irlande ont été éveillées par la misère qui règne également à Québec. Et je pense que la résolution serait beaucoup plus correcte—en ce qui concerne Québec, du moins—si elle déclarait que la détresse profonde qui sévit dans plusieurs parties du Canada nous fait éprouver de vives sympathies pour l'Irlande, et que nous devrions venir à son secours.

M. CARON : Je suis très étonné du profond intérêt que mon honorable ami porte à la population affamée de la ville de Québec. L'honorable monsieur nous a dit avoir puisé ses renseignements dans un journal qui a soutenu son parti autrefois. Je n'ai aucun doute que l'auteur de cet article voulait tout simplement faire une plaisanterie aux dépens de l'honorable monsieur qui s'intéresse aujourd'hui si vivement aux affaires de Québec. Je ne représente pas la cité de Québec, mais je vis dans ses murs. J'y fais de fortes affaires, et je puis dire que je suis plus en état d'observer ce qui se passe dans notre ville que l'honorable monsieur dont l'opinion a été puisée dans un journal qui défendait naguère son parti. Naturellement, dans une grande ville comme Québec, nous avons toujours plus ou moins de misère à cette époque de l'année ; mais je puis dire—et je pense que je serai soutenu en cela par tous ceux qui connaissent la ville—que nous n'avons pas eu à déplorer cet hiver, dans la cité de Québec, une aussi grande misère que celle qui a régné l'année dernière et l'année précédente ; par conséquent, mon honorable ami se méprend sur les effets de la politique nationale à Québec, et je regrette qu'il se trouve désappointé dans ses efforts pour faire de l'adoption de cette politique une arme contre le gouvernement. Quant au secours à donner à l'Irlande, je m'accorde avec ce qu'a dit l'honorable monsieur (monsieur Jones). Je pense qu'il est de notre devoir de secourir la population irlandaise dans sa profonde affliction et sa détresse, et je n'ai aucun doute que le gouvernement